

UDOLWYCE

Par Michaël (@mimiryudo)

1 – L’Ombre

Alice était née en juillet, et l’Ombre aussi.

Alice dormait au premier étage d’une vaste maison en briques, dans un beau berceau bleu. L’Ombre ne dormait pas. Elle avait traqué l’enfant pendant huit jours et touchait à son but. A quelques centaines de mètres d’Alice, la flaque ténébreuse approchait.

L’Ombre remonta la rue, rampant comme les têtes d’une hydre d’un lampadaire à l’autre. Elle était indépendante et avançait là où la lumière lui fournissait un territoire à obscurcir. Sur les briques du mur d’enceinte, elle étendit lentement un de ses tentacules sombres, qui s’éleva sur deux mètres et redescendit de l’autre côté. L’appendice coulisssa jusqu’au parterre de fleurs bordant le jardin, s’entortilla autour d’un rosier, l’enlaça lentement, avançant avec patience jusqu’à la plus épanouie des roses et s’étendit sur elle pour la recouvrir entièrement. Lorsqu’il se retira, la rose disparut.

D’autres tentacules suivirent. Le mur se couvrit rapidement de dizaines de dendrites funestes, qui coulissèrent sur le massif fleuri, puis s’étendirent sur la pelouse. L’Ombre passa sous la balançoire et se dirigea vers l’allée. Elle la remonta en profitant de l’aube tardive, esquivant l’ombre portée par un arbuste au pied de la fenêtre de salon. Elle passa négligemment sur un ballon d’enfant et un camion en plastique ; elle les enveloppa et ils n’existèrent plus.

L’Ombre se faufila sous la porte, s’éleva sur les murs de part et d’autre du couloir. Le salon fut envahi par le monstre. Le père détourna son regard étonné de la fenêtre et vit son fils disparaître sous l’enveloppe d’ébène. Il bondit en direction du canapé, et les ténèbres se refermèrent sur lui.

Quand la lumière apparut à nouveau dans le salon, elle n’avait plus personne à éclairer. La télévision poursuivait son inépuisable laïus. L’Ombre fit demi-tour dans un ballet de tentacules.

Aucun obstacle ne pouvait plus contenir son inéluctable destinée. Le spectre sinistre serpenta sur les escaliers.

— Bonne nuit, ma Chérie, murmura la mère en éteignant la lumière de la chambre d’Alice, et en refermant la porte.

Elle n’eut pas le temps de voir l’Ombre englober la sienne, se resserrer sous ses pieds, remonter sur ses jambes et la faire disparaître dans un monde sans lumière, avec une simplicité déconcertante.

L’Ombre n’était plus qu’à 3 mètres d’Alice. Elle étendit ses excroissances en direction du seuil de porte.

Elle s’arrêta net, bloquée : il n’y avait plus de lumière dans la chambre... L’Ombre ne pouvait avancer que sur la lumière ; nulle ombre ne peut progresser sans son énergie. Il fallait patienter

jusqu'au lendemain. Dès le premier rai de lumière filtrant dans la chambre d'Alice, l'Ombre pourrait finir son ouvrage et mettre un terme à sa quête de six jours. Elle n'avait nul besoin de repos, alors elle attendit.

Alice pleura. Elle n'avait pas faim, elle n'avait pas froid, elle n'avait pas sommeil. Elle ignorait que la mort l'attendait derrière la porte, derrière la nuit. Elle ignorait qu'elle était seule, que sa famille avait disparu dans l'obscurité. Mais un lierre grimpant lui enserrait les bras, et elle n'aimait pas ça.

La liane souleva Alice au-dessus de son lit, et la fit planer jusqu'à la fenêtre de toit.

L'Ombre perçut les mouvements d'Alice, et glissa sur les escaliers encore éclairés. Elle fonça par le salon, face à la fenêtre duquel l'arbuste était devenu un puissant saule pleureur. La lune était masquée par l'arbre colossal.

La liane tractait l'enfant vers le sommet de l'arbre nouveau, se faufilant au milieu des feuilles lancéolées. Les cris d'Alice redoublèrent d'intensité.

L'Ombre tourna subrepticement autour de l'arbre, allongea ses dendrites vers le moindre interstice. Elle chercha un interstice, un faisceau lumineux qui lui tracerait la route jusqu'à l'enfant : il n'y en avait pas. Les branches de l'arbre touchaient le sol, traçant une frontière entre l'ombre protectrice et l'Ombre prédatrice.

Une barrière feuillue pour protéger l'enfant... La situation ne manquait pas d'ironie. L'Ombre stoppa sa ronde autour du saule pleureur. Le silence retomba dans la nuit. Il fallait se rendre à l'évidence : ce soir, l'enfant était en sécurité.

Mais il finirait forcément par y avoir une faille, et l'Ombre était patiente.

Pour la famille d'Alice, tout était fini ; pour la fillette, tout commençait. Du tronc émergea une tige. De la tige poussa un pétiole. Du pétiole naquit un limbe. Moins d'une minute plus tard, l'arbre composite comportait désormais une feuille de 2 mètres semblable à celle du bananier.

La liane déposa délicatement Alice sur le limbe et se rétracta autour du tronc. La feuille de bananier s'enroula prudemment autour de l'enfant, remontant légèrement ses genoux écartés. Les branches du saule pleureur balayaient le sol avec une régularité métronomique. Le vent agita légèrement la rivière à quelques centaines de mètres. Il n'y avait plus que des bruits apaisants dans la nuit.

Au bout de la rue, les lampadaires s'éteignaient à tour de rôle. Une silhouette mince et allongée remontait la rue d'un pas précis. Elle se détacha derrière le portail, qu'elle déverrouilla d'un geste sans hésitation.

L'Ombre remua faiblement, tentant de se nourrir de la discrète luminosité du début de nuit.

— Laisse tomber, Ombre.

La voix était profonde et douce, masculine. Avec ces trois mots, il était difficile de donner un âge à l'homme, mais il était facile de lui prêter une sagesse.

L'Ombre coula sous ses pieds mais rien n'advint. Il poursuivait sa lente marche vers l'arbre. Aucune lumière ne parvenait à l'environner, et sa silhouette restait impénétrable.

— Pars.

L'Ombre se retira. Elle savait que l'homme était fait de la même patience. Le tissu de feuilles s'entrouvrit. L'homme entra, et le rideau se referma derrière lui.

2 – Alice

— Whouu !

Alice glissait à une vitesse vertigineuse dans un toboggan de lianes, qui se formait et se déformait au fur et à mesure de sa descente. Elle atterrit au pied de l'arbre.

Quatre années s'étaient écoulées depuis son arrivée sous les gracieuses ramures. Elle avait appris à maintenir se retourner et se soulever sur une feuille de bananier, à attraper des fruits de plus en plus gros, à s'asseoir sur une branche de merisier, à ramper sur du chêne, à marcher au pied du saule...

L'arbre lui avait fourni de quoi se nourrir et de quoi s'amuser à volonté. Quand elle ne glissait pas sur un aventureux toboggan – chaque fois unique ! –, elle jouait aux billes avec des cerises et des baies d'aubépine, faisait tourner des citrons-toupies ou jonglait avec des pommes. Elle réinventait les majorettes avec un bambou, réinventait des sports olympiens dont elle n'avait jamais entendu parler et imaginait de nouvelles activités chaque jour. Ni elle ni l'arbre ne manquaient de ressources. Elle était libre de tout !

Ou presque.

L'Ombre rôdait toujours autour de l'arbre, attendant son heure, guettant la faille qui lui permettrait d'achever sa funeste mission.

Parfois, Alice s'asseyait près du tronc et elle avait l'impression de regarder l'Ombre dans des yeux imaginaires. Elle avait peur, car Pierre lui avait raconté les terrifiantes souffrances que subissaient les enfants avalés par le monstre ténébreux.

Pour s'assurer qu'Alice ne cède pas à la tentation de braver cet interdit, Pierre passait toutes ses journées avec elle. Il avait commencé à lui apprendre certaines choses que l'arbre ne pouvait pas lui inculquer : parler, compter, écrire, lire, reconnaître ses amis et ses ennemis, craindre le danger extérieur...

Pierre quittait l'arbre après qu'Alice se soit endormie, et revenait avant son réveil.

La fillette avait eu plusieurs fois l'occasion de le voir s'éclipser. Elle avait imaginé mille vies à Pierre : peut-être allait-il embarquer sur la rivière dont il lui avait parlé et qu'elle désirait tant voir, peut-être allait-il être mangé par l'obscurité... Elle avait déjà songé à le suivre pour le protéger – et peut-être pour qu'il la protège aussi un peu –, mais la seule pensée de l'Ombre suffisait à l'en

dissuader... Elle restait alors allongée dans son lit feuillu, sentant sa peau s'hérissier et se rafraîchir, ses dents s'appuyer les unes sur les autres et sa gorge se serrer.

Parfois, Pierre lui ramenait des trésors de ses escapades nocturnes : quelques biscuits, un peu de savon d'une odeur exotique, de nouveaux vêtements, parfois même un livre... Alice en réclamait davantage, mais il lui avait expliqué qu'il fallait éviter les objets durables.

— Je te laisse ce livre le temps que tu le regardes. Il faudra me le rendre ensuite.

— Mais oui, mais si je veux le relire ? avait demandé Alice.

— Tu le reliras dans ta mémoire... Il faut garder l'arbre propre.

— C'est mon arbre !

— Il faut qu'il semble inoccupé à tout moment.

— C'est pour ça qu'il faut enterrer mon caca ?

Pierre avait relevé les pommettes. Elle savait que c'était un sourire, et que ça équivalait à ses grands rires à elle. Elle s'entraînait parfois à ne pas rire aussi fort, pour être aussi discrète que Pierre. C'était peine perdue : ses mâchoires semblaient faites pour être grandes ouvertes.

Pendant ces quatre années, enfermée dans son ombrage, Alice avait eu l'occasion de se lier d'amitié avec quelques co-habitants de l'arbre. Ils avaient gardé le nom par lequel elle les avait rebaptisés deux ans auparavant : Creuil l'écureuil, Apain le lapin, Gorge le rouge-gorge, Terelle la tourterelle, Passon le pinson et – globalement – Canard tous les autres oiseaux. Cette amitié était dirigée dans un sens unique : la plupart des animaux évitaient la petite fille curieuse et joueuse qui les effrayait ou, a minima, les importunait.

Alice n'avait pas d'autre compagnie. A côté de l'arbre, la maison tombait à l'abandon. La télévision et l'électricité avaient été coupées depuis si longtemps qu'elle n'en avait gardé aucun souvenir. La demeure était retirée derrière son mur d'enceinte ; ainsi, peu de gens savaient qu'elle était mise en vente. Par ailleurs, les rares visites avaient pris des airs d'attraction de foire : Pierre faisait grincer tout ce qui pouvait produire des bruits désagréables, et l'arbre s'agitait sous des vents inexistantes pour fouetter les vitres.

La maison eut une réputation peu vendeuse, qui se répandit rapidement... Elle fut retirée des ventes des notaires et agences immobilières : plus personne ne voulait y mettre les pieds. Les cousins au deuxième degré de la mère d'Alice – sa seule famille, qui ignorait son existence – n'avaient pas les moyens de payer les frais de succession. Au fil des années, ils baissèrent drastiquement le prix de la maison. Les visites reprirent et Pierre faisait fuir les potentiels acheteurs ; il semblait préoccupé par l'idée que la maison puisse retrouver des occupants. Quant à Alice, elle s'amusait des talents d'imitateur et de ventriloque de son « parrain » (comme il s'était défini).

Un jour, Alice remarqua que l'Ombre avait disparu. Elle s'était tellement habituée à sa présence qu'elle ne pouvait pas dater précisément son départ. Peut-être était-ce il y a un jour, peut-être une semaine... Elle fut intriguée et en parla à Pierre.

— Je sais, avait-il simplement répondu. J'ai fait le tour du parc, elle n'y est pas.

- Elle est morte ?
- Une ombre ne meurt pas. Elle se fait remplacer quand l'heure est venue.
- Elle est partie alors ? avait demandé Alice, la voix pleine d'espoir.
- Non, hélas non. Pas pour longtemps en tout cas.

Le lendemain donna raison à Pierre. L'Ombre était à nouveau dans le parc, se mouvant avec une longue forme linéaire bien plus inoffensive que celle tentaculaire qui donnait des cauchemars à Alice. Elle avait littéralement guidé une voiture jusqu'ici – un modèle imposant, de couleur blanche, aux vitres teintées.

Le véhicule resta un moment au milieu de l'allée. Les portes s'ouvrirent, un couple en sortit. Alice les observa depuis une branche de frêne. C'étaient des adultes, qui semblaient moins abîmés par le temps que Pierre. Ils regardèrent la maison un moment, tentèrent vainement d'ouvrir la porte d'entrée puis regardèrent les fenêtres, probablement à la recherche d'une de ces affiches avec un numéro comme Pierre en avait retirée une dizaine. Ils se firent signes l'un l'autre qu'ils ne trouvaient pas.

Pierre avait quitté l'arbre sans qu'Alice ne s'en rende compte, se faufilant dans l'ombre projetée par le saule pleureur, longeant les murs et escaladant lestement sur la façade jusqu'à l'étage. Il entra par une fenêtre toujours entr'ouverte... Une dizaine de secondes plus tard, quelques fenêtres grincèrent ; elle savait que le spectacle allait commencer. Toutefois, le couple ne sembla pas gêné dans sa découverte du parc. Quelques souffles bien étudiés donnèrent une vie fantomatique aux briques de la bâtisse. Aucune réaction. Le couple s'approcha du saule pleureur.

Pour la première fois, Alice comprit pourquoi Pierre était anxieux à l'idée que des gens puissent habiter la maison. Elle se colla au tronc, et sentit les yeux des adultes balayer l'arbre. Pouvaient-ils vraiment de ne pas la voir ? Si elle se montrait, ils l'obligeraient à sortir, et alors... Un frisson lui dressa les poils de nuque.

Les adultes ne dirent pas un mot, se détournèrent et retournèrent à leur véhicule. Ils agitèrent leurs bras et leurs mains, pour se montrer la maison et toutes sortes de choses, avant de monter à bord et s'éloigner en direction de la rue.

- Des sourds-muets, commenta Pierre revenu au pied de l'arbre.
- C'est quoi ? demanda Alice.
- Des gens qui n'ont pas peur des bruits effrayants.
- C'est *elle* qui les a amenés ?
- Oui.

Ils regardèrent l'Ombre, alignée sur l'obscurité portée par le mur d'enceinte. Petit à petit, elle commença à reprendre sa forme originelle. Une fois la voiture hors de portée, l'Ombre redevint une pieuvre obscure attendant au milieu du jardin.

— J’ai l’impression, dit Pierre, qu’ils ne vont pas tarder à revenir...

3 – La visite

La voiture blanche revint une première fois, accompagnée d’une petite voiture jaune toute en arrondis. Un homme en costume noir en sortit. Il était grand, avait une trentaine d’années, des golfes frontaux déjà bien avancés, un visage ovale avec une paire de lunettes rondes, une barbe naissante, un long cou couvert par une écharpe en laine.

— Un adulte, murmura Alice.

— Pire, rétorqua Pierre. Un notaire.

L’homme en costume fit visiter la maison au couple. Il n’ignorait pas leur surdité, mais parlait tout de même à voix haute pour couvrir les craquements, frottements, grincements qui envahissaient la demeure. Il espérait tant que ce soit les derniers visiteurs, qu’ils l’achètent et qu’il puisse se débarrasser de ce bien-Mal immobilier...

Pierre et Alice attendaient, perchés sur une branche intérieure de marronnier qui reprit un aspect plus proche du saule pleureur. L’arbre s’homogénéisa globalement, anticipant une inspection rapprochée par les nouveaux arrivants.

Le couple sortit de la maison en s’époussetant les vêtements. Malgré la poussière, les toiles d’araignées, ils semblaient ravis. Il était difficile d’en dire autant du notaire, dont l’estomac semblait disputer la place des molaires.

Pierre porta son doigt devant sa bouche ; Alice comprit qu’elle devait disparaître dans l’arbre. Elle remonta la branche avec une discrétion parfaite et se colla au tronc. L’arbre l’enveloppa d’une excroissance noueuse, et fit de même avec Pierre, replié un peu plus bas.

Monsieur et Madame Vercoppe — leur nom fut prononcé par le notaire au cours de sa logorrhée — se rapprochèrent de l’arbre majestueux. Le notaire les rattrapa, après avoir resserré sa cravate. L’air frais sembla l’avoir requinqué.

— Ah ! Il est très beau, hein ? Très grand ! De belles couleurs ! articula exagérément leur guide, en agitant les bras dans un langage improvisé.

Un silence s’installa. Pierre et Alice ne voyaient que très partiellement la scène, mais ils pouvaient imaginer ce que pensaient les acheteurs potentiels. Trop grand, trop proche de la maison. Trop d’ombre peut-être... Un comble.

Le silence s’éternisa. Le couple disputa par signes. Le notaire comprit l’orientation de la discussion.

— Oh. Oui, ça peut aussi être une solution, conclut-il avec probablement un large sourire de celui qui est en train de réussir une affaire. Ca vous fera du bois pour l’hiver – encore qu’il ne fait jamais très froid ici, vous êtes protégés par le mur d’enceinte... Enfin, je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça, vous verrez bien vous-mêmes, d’autant que, de toute façon, vous ne comprenez

sûrement pas tout ce que je vous raconte. C'est une super affaire ! hurla-t-il avec une voix déformée par le détachement exagéré des syllabes.

Le calme retomba. Quelques signes.

— Je... Je ne comprends pas, répondit le notaire.

Pierre releva le cou pour essayer de voir un peu la scène. Le doute dans la voix du vendeur faisait naître de l'espoir dans son esprit.

— Désolé, je ne vois pas ce que vous voulez dire... Vous voulez que je m'en aille ?

Le couple tenta d'autres explications. Pierre comprit ce dont il était question, et ses idées se rembrunirent. Il n'y avait plus rien à espérer de ce côté-là. Il fallut que les sourds-muets écrivent pour que le notaire saisisse.

— Ah ! D'accord, oui, nous allons voir tout ça à l'étude. Allons-y directement, je vous en prie.

Les deux voitures quittèrent le jardin. Le saule pleureur relâcha son étreinte sur Alice et la fillette se précipita dans les bras de son parrain. Elle n'avait pas encore perçu tout ce que ce que la scène entr'aperçue impliquait, mais elle sentait que plus rien ne serait comme avant.

— J'aurais dû mettre un cadenas à la grille, regretta Pierre en serrant sa filleule, sur une branche de saule qui reprenait l'aspect du marronnier.

— Ils auraient su qu'on était chez nous... répondit Alice.

— Tu as raison... Et ça, ils ne doivent pas le savoir.

— Pourquoi ils ne doivent pas ?

— Ils ne voudraient pas que nous restions tous les deux ici...

— On ne les embête pas ! rétorqua Alice.

— Ca n'est jamais aussi simple... Dehors, il y a des autres lois que tu ne connais pas. Et toi, tu as des lois qu'ils ne connaissent pas là-bas.

— Ne pas quitter l'arbre ? proposa la fillette.

— Voilà... Mais je crois, ajouta Pierre, que nous allons bientôt y être obligés.

4 – La flûte

L'arbre avait rapidement retrouvé une forme hétérogène, mêlant des brindilles de châtaignier à des branches crayeuses de bouleau. Des fruits variés réapparurent. Le saule pleureur se riait des menaces qui pesaient sur lui.

Aucune voiture ne revint pendant les semaines qui suivirent.

L'Ombre rôdait moins souvent, mais se rappelait chaque soir au souvenir d'Alice avant la tombée de la nuit.

Pierre semblait plus distant. La fillette ne pouvait compter que sur son imagination débridée et les possibilités quasi infinies de l'arbre pour ne pas s'ennuyer du matin au soir.

Alice poursuivait sa redécouverte des sports olympiens et des jeux de récréation, avec une lassitude remplaçant jour après jour son habituel entrain. Elle ne comprenait pas pourquoi son parrain s'absentait désormais parfois deux ou trois jours d'affilée. Il semblait plus contrarié que jamais, et répondait toujours de façon laconique.

Il fallut un hasard pour qu'Alice découvre une nouvelle activité.

Lors de son lancer de branches, elle se rendit compte que le vent soufflait différemment dans le bambou et le roseau ; avec sa fantaisie enfantine, elle rapprocha ces bruits relativement grossiers aux mélodies sifflées par les oiseaux. Elle souffla dans des chaumes de plusieurs tailles et vérifia l'idée qu'elle avait eue : les sons n'étaient pas les mêmes. Certains s'accordaient bien, d'autres moins. Il y avait sûrement quelque chose à faire de cette découverte !

Alice réinventa ainsi la flûte de pan. Elle passa le reste de la journée à sélectionner les meilleurs roseaux, à comparer leurs sons en soufflant dans l'un puis l'autre. Elle retourna chaque chaume, inversa les positions, en fit résonner plusieurs à la fois. De belles harmonies commençaient à s'échapper de l'instrument qu'Alice construisait. Et quand le crépuscule étira sa robe, elle découvrait les rythmes.

Pierre n'était pas rentré ce soir-là.

Le lendemain, dès potron-minet, l'arbre résonna de quelques mélodies plaisantes. Un théoricien aurait bien eu du mal à caractériser le mode microtonal dans lequel jouait l'enfant. Alice prenait de plus en plus d'aisance pour différencier les sons. Elle joua toute la journée et appréhenda des pans entiers de la musique, à chaque fois avec une excitation non feinte ; elle variait son tempo, ses nuances, ses enchaînements d'accord...

Malgré ces découvertes, elle avait l'impression que tout dans la musique lui restait secret, et ça l'exhortait à aller de l'avant.

Alice tentait toujours d'étancher sa curiosité lorsque Pierre rentra. Pour la première fois, elle ne l'entendit ni ne le vit approcher. Il resta un moment au pied du saule pleureur, et écouta l'enfant.

— C'est très beau, finit-il par dire.

— Oh, Pierre ! s'exclama Alice. Regarde ce que j'ai fait...

Elle brandit ses roseaux, ficelés par une liane.

— Tu es une petite fille très surprenante, tu sais...

— Je sais !

Alice n'avait jamais vu un adulte vraiment triste. Elle ne put donc pas interpréter certains signes, comme le fait que son parrain se frotte régulièrement les yeux en regardant le sol, que son front soit soudainement si creusé, ou encore qu'il déglutisse un peu difficilement avant de parler. Toutefois, elle sentait que quelque chose n'était pas normal, et elle se précipita vers lui, en se laissant glisser le long d'un lierre.

— Tiens ! dit-elle en lui tendant son instrument de fortune.

— Merci, répondit Pierre en souriant. Tu sais ce que je vais te dire, n'est-ce pas ?

— Il faut que j'arrête ?

— Oui...

Il revenait de deux jours dans les ténèbres, cherchant une issue favorable plus rapide à la partie d'échecs qui se jouait depuis 4 ans. En vain : il n'y avait qu'une seule échappatoire, et il ne la connaissait que trop bien.

Il avait envie de dire à Alice qu'il adorerait la voir continuer la flûte, s'épanouir, être une petite fille normale, qu'il donnerait sa vie pour qu'elle puisse sortir de l'arbre, être libre, rencontrer d'autres gens... Il aurait voulu qu'elle sache qu'il avait peur qu'elle disparaisse s'il ne la protégeait pas assez, et peur qu'elle lui en veuille de l'avoir trop protégée.

— Tant pis, le coupa Alice dans sa réflexion. Je reprendrai plus tard !

— Oui, répondit faiblement Pierre en acceptant la flûte de pan. Plus tard.

Il la serra dans ses bras et ses larmes coulèrent dans le dos de l'enfant.

5 – L'anniversaire

Alice fêta ses 5 ans.

Le saule pleureur avait redoublé d'inventivité pour créer une ambiance chaleureuse et joyeuse au sein d'un petit cocon de sérénité. De l'extérieur, la formation était intrigante et évoquait une de ces boules décoratives, qui exposent un décor enneigé lorsqu'elles sont retournées. Une nuée de mimosa et de baies rouges, violettes, bleues s'agitait sous un plafond tissé de feuilles de palmier. Des fruits divers et variés se proposaient sur tous les murs de feuilles. Ils étaient à l'abri de la pluie, qui tintait régulièrement sur les parois de la petite cellule éphémère ; ce bruit renforçait pour Alice son sentiment de sécurité : elle se sentait d'autant plus protégée à l'intérieur.

Il n'y avait qu'un seul invité à cette fête, mais Pierre avait ramené plus de cadeaux qu'Alice ne l'aurait rêvé.

Dans le premier paquet cadeau, la fillette trouva une nouvelle robe verte, avec une petite ceinture noire — une de celles qui l'invitaient à redoubler d'attention lors de ses mouvements dans l'arbre, afin de ne pas l'accrocher.

Pierre lui donna aussi un couteau repliable. « Tu es assez grande maintenant pour apprendre à en utiliser un », lui dit-il. Il lui montra comment s'en servir sur une petite branche, en la libérant des brindilles, et en biseautant l'extrémité pour en faire une flèche.

— Quand tu sauras utiliser le couteau, je te montrerai comment faire une sarbacane.

— C'est quoi ? demanda Alice.

— C'est une arme, pour chasser à distance.

— Comme quoi ?

— Rien pour l'instant, mais il faut mieux prévoir...

— Je ne peux pas chasser l'Ombre ? s'enquit la fillette.

— Non, pas avec une sarbacane, sourit son parrain. Par contre, la pluie... Plic ! Ploc !

— Plic – ploc ! répéta Alice en riant.

La fillette savait que l'Ombre disparaissait lorsqu'il pleuvait. Elle ne pouvait pas rester près de l'arbre, autour duquel se formaient souvent de larges flaques. C'était devenu un jeu avec Pierre : chaque fois qu'il pleuvait, ils se précipitaient à l'orée des branches du saule, et regardaient l'Ombre se replier près de la maison. C'était rassurant de savoir que la peur elle-même pouvait avoir peur.

Pierre lui offrit enfin une carte de géographie. Il marqua avec Alice la position de l'arbre, lui montra la rivière à un demi-kilomètre de là, puis plus loin le fleuve Divonia serpentant entre deux monts, dans la vallée d'Udolwyce.

— C'est pas loin, conclut Alice.

— C'est à l'échelle. Ca veut dire que toutes les distances sont raccourcies : aussi grand soit l'arbre, il n'est qu'un point sur cette carte !

— Un point ?

— Un minuscule. Avec tes petites jambes, il te faudrait marcher au moins pendant 8 jours pour arriver à Udolwyce.

— Et par la rivière ?

— Tu sais construire un bateau ?

— Non, mais tu peux m'apprendre !

Pierre réfléchit un instant. Il y avait une multitude de futurs possibles – la plupart sombres – mais il n'y avait que deux issues. Il fallait préparer Alice à emprunter les bons chemins...

— Excellente idée ! conclut-il.

6 – Les voisins

Quelques semaines plus tard, la voiture blanche revint, avec le couple et un enfant. Rapidement, les camions affluèrent.

Plafonds, murs et sols se métamorphosèrent au fil des jours. Bientôt, de nouveaux luminaires envoyaient de nouvelles ombres à l'intérieur de la maison. Les pièces se remplirent de meubles. De l'arbre, la vue était plongeante sur le salon et sur la chambre qui aurait dû être celle d'Alice. Pierre et elle suivaient l'évolution avec une tristesse différente : la perte de l'avenir qu'il n'il ne pourrait pas vivre, la perte du passé qu'elle n'avait pas vécu.

Les allers et venues durèrent près d'un mois – le plus bruyant que n'ait jamais connu Alice. Lorsque les travaux s'achevèrent, le silence retomba brutalement. Les nouveaux propriétaires, sourds et muets, se parlaient par signes ; ainsi, la maison ne résonnait plus que de bruitages...

Grinzzzzzz... Deuxième tiroir de la cuisine aménagée, celui avec les torchons.

Crouik crouik... Le fils descend l'escalier.

Puuuuuuuuusssh... Puuuuuuuuuush... Le mai vient de tirer la petite chasse-d'eau. Il le fait presque toujours deux fois.

Klonk klonk klonk... La femme coupe des légumes sur la planche en bois.

Bzzzzzz... Le mari vient d'allumer le néon de la cuisine. Sa femme va faire signe dans quelques secondes de le couper. Apparemment, elle n'aime pas la luminosité qu'il procure.

Krrrrrr... Quelqu'un tripote aux tiroirs du vieux meuble de salon. « Un meuble d'époque, avait expliqué Pierre. Voire de celle d'avant... »

La chambre d'Alice fut occupée par le fils du couple. Selon Pierre, il devait également avoir eu cinq bougies sur son dernier gâteau d'anniversaire. Alice n'y connaissait pas grand-chose en garçons, mais il ne semblait pas aussi enjoué que sur les couvertures de bandes dessinées ou de livres que lui avait ramenés son parrain ; elle lui trouva une mine plus renfermée qu'une noix.

Pour une raison qu'elle ignorait, Alice n'aimait pas l'idée d'avoir de nouveaux voisins. Sans doute avait-elle été empreinte de l'hostilité de Pierre à leur égard, pour ses raisons d'adulte. Toutefois, il y avait autre chose... Elle avait le sentiment que la maison l'avait *remplacée*, qu'elle en avait eu marre d'attendre. C'était une sensation déplaisante de se sentir coupable d'avoir mal fait quelque chose, et d'être punie pour ça ; Alice n'avait jamais eu cette impression. Et pour la première fois, elle se demanda si la maison *vivait*. Pouvait-elle penser, s'adapter aux besoins des locataires, comme c'était le cas avec le saule pleureur ?

Alice eut bientôt une nouvelle raison de développer une antipathie quant à ces nouveaux voisins.

Quelques jours seulement après avoir fini d'installer les meubles à l'intérieur, ils commencèrent à faire un tour du jardin, pour définir leurs souhaits quant à son évolution. Là aussi, il y aurait de la métamorphose pour les couleurs et les formes. La femme était prête à tout changer,

voire à repeindre le plafond... Le mari était plus tempéré. Le fils lisait dans sa chambre, peu intéressé par les arts de la nature.

Même s'il persistait des désaccords au sein du couple, à en croire leurs gestes animés, certaines zones avaient déjà un avenir bien tracé : ils allaient couper la haie de troènes, étêter le sapin, déraciner le bouleau... Sur la place gagnée, ils prévoyaient de planter davantage de rosiers, faire un parterre de fleurs ou de légumes.

Ils terminèrent leur tour par le saule pleureur. Alice et Pierre s'étaient positionnés dans une des cachettes prévues par l'arbre. Ils pouvaient difficilement voir les gestes des propriétaires, et il n'y avait rien à écouter...

Alice imaginait la mère attaquer avec ses arguments pour raser l'arbre, leur gâchant la vue du salon, jetant de l'ombre dans la chambre du petit, aux racines incontrôlables qui allaient soulever le plancher ; le père défendait le saule en évoquant son ancienneté, son charme incroyable, sa valeur inestimable, les risques d'abattre un arbre si près de la maison... Peut-être était-ce l'inverse ? Le silence était oppressant. Alice aurait préféré entendre leurs débats.

Pierre était un peu mieux placé, et il pouvait voir les bras des nouveaux propriétaires. Apparemment, les deux avançaient les mêmes arguments pour et contre le maintien du saule pleureur devant leur fenêtre de salon. D'abord hésitants, leurs gestes se firent de plus en plus pressés ; Pierre ne savait pas s'ils cherchaient à se convaincre l'un l'autre ou s'ils avaient plutôt trouvé un terrain d'entente.

Finalement, la femme fit un geste sans équivoque — le même qu'elle avait déjà fait pour les troènes, le sapin, le bouleau...

Son mari approuva.

7 – Le genévrier

La journée qui suivit fut l'une des plus intenses pour Alice. C'était la fin : ils allaient venir et couper son arbre. Elle n'aurait plus de jeux, plus de refuge, plus d'abri. Elle se sentit soudain à l'étroit dans son thorax et avait l'impression que son cœur occupait désormais toute l'espace.

Comme si elle comprenait son angoisse, l'Ombre flotta à proximité du saule, en ondulant malicieusement. Pour ne rien arranger, Pierre était parti la veille au soir et n'était toujours pas rentré...

Et il allait encore pleuvoir. Le ciel était couvert d'épais nuages gris, à l'aspect de fumée. L'approche de la pluie n'apaisait pas Alice cette fois. La fille sentait le fond de sa langue s'assécher et coller au palais. Ses yeux étaient humides, et il fallait qu'elle se force pour déplier son front.

Le fils des nouveaux propriétaires sortit avec sa mère. Alice le vit inhaler l'air d'une étrange façon, comme s'il respirait pour la première fois et ne savait pas très bien coordonner son nez et sa bouche. Il avait l'air étonné, regardait aux alentours. Puis, brusquement, il se précipita dans le jardin vers le saule pleureur.

Alice se retourna précipitamment. Il n'y avait pas d'endroit évident où se cacher, sans être vue par l'enfant si elle bougeait. Elle s'en voulait : elle avait manqué de prudence et se mettait en danger... Elle n'avait plus qu'une solution : elle se recroquevilla simplement sur la branche, en espérant que personne ne la verrait.

Le garçon se rapprocha de l'arbre, agrippa une des branches tombantes du saule, et huma profondément.

— Ca sent bon ! lança-t-il. Il se retourna vers sa maman en tenant la branche dans sa main gauche ; il leva l'autre bras, agita les doigts en les amenant sous son nez.

Depuis le perron, la mère tendit les deux bras, le droit faisant un signe clair de sciage horizontal...

Le garçon fit non de l'index, puis remonta sa main de son ventre vers le haut et fit d'autres mouvements... La discussion s'engagea dans une langue gestuelle qu'Alice ne comprit pas. La pluie commença à tomber. La mère secoua les avant-bras, à peu près de la même façon qu'Alice lorsqu'elle cédait à contre-cœur... Apparemment, ils étaient tombés d'accord.

Le garçon fit demi-tour et retourna à l'intérieur avec sa mère, alors que les gouttes tombaient de plus en plus druement. Alice entendit alors un léger frottement dans l'arbre. Pierre venait de revenir ; il était couvert de poussières, d'égratignures plus ou moins longues sur le visage et ses vêtements étaient déchirés à plusieurs endroits, comme s'il avait traversé un champ d'orties sur plusieurs centaines de mètres. Ce n'était pas la première fois et Alice savait qu'il ne lui avait jamais donné de réponses sur les raisons de ses blessures ; elle tenta tout de même à nouveau d'en savoir plus :

— Qu'est-ce que tu as ?

— J'ai essayé de trouver une solution de repli. Mais j'ai l'impression qu'il y a du nouveau, ici...

— Je crois qu'ils ne vont pas couper l'arbre, expliqua Alice.

Elle contenait sa joie, car elle n'était pas sûre de ce qu'elle avait compris.

— Pourquoi ont-ils changé d'avis ?

— Je ne sais pas, le garçon est venu sentir l'arbre, et après il a montré ses mains...

Pierre inspira lentement. Il sembla surpris, et sourit.

— Du genévrier...

— C'est quoi ? demanda Alice.

— Un arbre qui dégage une odeur poivrée...

Alice huma à nouveau. Elle avait déjà senti cette odeur auparavant au sein de son arbre, mais elle ne l'avait jamais nommée.

— Genévrier, répéta-t-elle pour associer le nom avec l'odeur dans sa tête.

- C'était une bonne idée ! Bravo, l'arbre... Tu n'as pas besoin de nous pour te défendre !
- Ca veut dire qu'on va rester ici ? demanda Alice, qui ne retenait plus vraiment sa joie.
- Pour l'instant, oui ! Nous avons un répit...

Devant le saule pleureur, l'Ombre avait cessé sa narquoise reptation et s'était réfugié près de la maison, à l'abri des flaques d'eau se formant rapidement. Le monstre s'effaça peu à peu dans la noirceur qui tombait et recouvrait tout le territoire.

8 – Le danger

Dans les mois qui suivirent, Alice passa beaucoup de temps à observer les nouveaux voisins.

Le matin, Madame (c'est ainsi qu'Alice la surnommait) s'occupait du petit-déjeuner tandis que Monsieur enfilaient son costume à l'étage. Chaque jour se ressemblait, à la cravate près. Fiston se levait un peu plus tard, et descendait les escaliers d'un pas prudent, yeux semi-clos, rougis par des frottements appuyés.

Les trois voisins quittaient la maison tôt le matin, et ne revenaient que le soir, dans un ordre variable. Ils mangeaient ensemble, regardaient régulièrement la télévision en famille, avant de rapprocher encore les uns des autres pour se souhaiter bonne nuit.

Alice avait du mal à quitter ce spectacle, pourtant répétitif. Elle voulait en savoir plus ; c'était comme lire un livre en attendant le dernier chapitre... Elle savait qu'il n'y aurait pas de fin immédiate à ce ballet quotidien, mais elle restait tendue, dans l'attente d'une conclusion.

Cette petite scène était son théâtre. Il y avait une multitude de sentiments qui se jouaient devant elle : la joie, la tristesse, la colère, la peur, le souci, la honte... Même si les jours se répétaient, même s'il n'y avait jamais rien de vraiment nouveau, leur vie avançait à un rythme différent de la sienne. C'était peu perceptible, mais aussi indéniable : ils existaient plus qu'elle...

Alice ne se sentait plus vivre dans son arbre, elle s'y sentait bloquée. Elle était souvent seule, laissée par Pierre, qui s'absentait pour des périodes de plus en plus longues et angoissantes. Lorsqu'il rentrait, son jean était souvent tâché de boue et de feuilles et sa veste noire était régulièrement arrachée. Alice le soupçonnait de renouveler sa garde-robe chaque fois qu'elle était salie, car elle ne l'avait jamais vu ni laver ni recoudre son linge (comme il le faisait avec le sien). S'il lui arrivait quelque chose, Alice serait définitivement isolée du reste du monde. L'arbre lui apporterait toujours un abri, des jeux, des fruits et un stock d'eau de pluie... Mais elle sentait que la vie, c'était autre chose.

Quelques semaines après avoir fêté ses 6 ans, commença à germer l'idée qu'elle pourrait regagner sa maison. Quitter l'arbre une nuit, lorsque l'Ombre ne pourrait pas lui nuire, rejoindre cette famille et ne plus en sortir.

Et puis peut-être que l'Ombre partirait... Et si tout ça — la solitude, la menace permanente — n'était lié qu'à l'arbre et à Pierre ? Sans eux, quelle serait sa vie ?

Un soir, lorsque Pierre rentra au plus profond de la nuit, Alice ne dormait pas. Elle était d'humeur maussade et voulait des réponses. Elle engagea la conversation sur un caprice :

— Demain, je sors.

Pierre ne répondit pas. Il savait que ce moment viendrait, mais il espérait que ça soit quelques années plus tard. Il était un peu tôt pour une crise d'adolescence...

— Tu n'es jamais là, enchaîna Alice.

— Tu ne peux pas, dit-il d'un ton las.

— C'est toi qui le dis, mais moi j'ai peur ici. Je serais plus à l'abri dans la maison, avec eux !

— Non, Alice. L'Ombre t'avalerait dès ton premier pas à l'extérieur du saule...

— C'est toi qui le dis !

— Je peux te le prouver.

— Alors vas-y ! Prouve-le !

Le calme retomba. L'arbre bruissait, la rivière fluait... Des bruits habituels.

Ils s'aperçurent que pour la première fois, le ton avait monté entre eux. Heureusement que les voisins étaient sourds, et que le fils avait le sommeil profond... Aucune lumière n'éclaira la maison.

Pierre regardait Alice droit dans les yeux. Elle était déterminée, provocatrice.

— Bon, répondit-il enfin.

Il fouilla sa poche et en sortit un petit porte-clés coloré. Alice fronça les sourcils : elle était persuadée de savoir tout ce que Pierre avait en permanence dans son veston.

— Place-toi là, entre le tronc et le bout des feuilles. Là, pas trop loin.

Alice obéit. Sa fronderie s'était estompée... Elle était moins rassurée de servir d'objet d'expériences avec l'Ombre.

— Regarde vers l'extérieur. Je vais t'éclairer, tu vas voir l'ombre de ton buste, là-bas.

— D'accord...

— Je suis désolé, Alice...

Il éclaira avec sa petite lampe torche. Un rond lumineux apparut instantanément à 2 mètres de l'arbre, avec la silhouette d'Alice en son centre. C'était la première fois qu'elle voyait son ombre, dessin fascinant de réalisme. Elle leva une main, et celle-ci apparut dans la lumière. Bien qu'elle ait mangé une compote de pomme, de poire et de gousses de vanille issues du même saule pleureur, aujourd'hui la magie avait trouvé son apogée à ses yeux dans ce spectacle d'ombres.

L'émerveillement dura peu de temps... Alice éprouva une vive douleur à la main. C'était comme lorsqu'elle était tombée d'une branche, et avait essayé de se rattraper sur le tronc avec son bras gauche. Elle avait ressenti une vive brûlure et un arrachement de sa peau, de ceux dont on espère qu'ils ne se reproduiront plus jamais bien avant qu'ils ne soient guéris — avant d'oublier.

Dans le cercle lumineux, l'Ombre se disputait à la silhouette de la fillette. Elle avait grignoté la main et s'approchait du visage.

Alice poussa un cri, et s'affaissa. Elle vit le halo lumineux disparaître : peut-être Pierre avait-il coupé le faisceau lumineux, peut-être l'Ombre l'avait-elle envahi... Elle n'eut pas le temps d'obtenir une réponse à sa question avant de perdre connaissance.

9 – Les parents

Alice rouvrit les yeux dans un lit de feuilles, à 4 mètres du sol.

Elle avait encore mal à la tête, comme lorsqu'elle essayait parfois de lire à des heures où le saule pleureur ne laissait plus transparaître aucune lumière entre ses feuilles.

Sa bouche était sèche, elle avait froid malgré le manteau de feuilles qui la recouvrait.

Elle se retourna et chercha Pierre quelques secondes. Elle finit par le trouver, deux niveaux au-dessus d'elle. Elle tenta de se relever pour grimper mais, pour la première fois, elle n'y arriva pas. Elle se sentait plus faible que jamais et une vague de fraîcheur l'immobilisa à nouveau.

— Pierre ? appela-t-elle, la voix chevrotante.

Pour toute réponse, il descendit lestement et s'agenouilla à côté de la fillette.

— Tu t'es réveillée bien vite... Comment te sens-tu ?

— Pas bien...

— Tu as envie de vomir ?

— Un peu.

— Mal quelque part ?

— Oui, ici, fit-elle en désignant son front. Et à la main aussi.

En réalité, elle ressentait des courbatures un peu partout. Depuis le début de ses douleurs, avant de perdre connaissance, une question l'obsédait...

Pierre hocha la tête et se retourna vers le tronc du saule. Il sortit un couteau de sa poche de veste, et arracha un peu d'écorce.

— Tiens, fit-il, tu peux mâcher ça en attendant. Je vais t'en décocter un peu...

— Merci...

Un court silence s'installa, pendant lequel Pierre dévisagea Alice.

— Qu'est-ce qui te contrarie ?

— Rien... c'est juste...

Il attendit ; Alice se sentit obligée de poursuivre.

— C'est juste que j'ai des douleurs là où l'Ombre m'a touchée... J'imagine que mes parents ont beaucoup souffert lorsqu'ils sont...

— Non. Ca ne fait mal qu'à toi.

— Pourquoi ?

— Parce que l'Ombre s'est contentée de les faire disparaître. Toi, c'est différent. Elle veut t'absorber, se nourrir de ton énergie jusqu'à la dernière goutte.